

compagnons; personne ne l'avait vu, aucun ne savait où il demeurait. Les choses en étaient là quand je rencontrai la sœur Philomène pour qui rien n'était inconnu dans le quartier. Elle me dit aussitôt: "Oui, si je ne me trompe, l'enfant dont vous parlez demeure avec son père, dans la Cité Valmy, numéro 12, je crois; mais gardez-vous bien d'aller là tout seul, faites-vous accompagner d'un et même de deux compagnons; on pourrait vous faire un mauvais parti." Je pris des informations sur la Cité Valmy, et je n'en appris pas grand chose de bon. Je n'en méditais pas moins d'y pénétrer un jour. En effet, un bon jeudi matin, je partais avec deux braves à la recherche de mon bonhomme.

Voici à peu près ce que c'est qu'une Cité des faubourgs de Paris: un corridor étroit, entre un grand mur et un long baraquement divisé en compartiments d'une pièce. Dans ce corridor encombré de mille choses innommées et innombrables, grouille toute une population d'êtres dégradés, abrutis par la misère et par le vice. Nous frappons au douzième compartiment; pas de réponse; nous frappons plus fort. La porte s'ouvre et Adolphe paraît. Il était méconnaissable; il portait sur sa figure les traces évidentes de coups violents et récents: il était bleu, noir, meurtri; mal couvert d'habits trop\*grands, informes, immondes. Dans la pièce où nous pénétrons, pas de plancher; pour tout meuble, une caisse renversée; un tas de guenilles et de paille sordide dans un coin, c'est le lit et c'est tout. Et, quelle odeur! une seule vitre au milieu de la porte donne la lumière. En nous voyant entrer, le pauvre enfant fut tout interdit; il n'osait pas nous regarder, ses yeux étaient pleins de larmes qu'il ne pensait pas à dissimuler.

Il était seul. Petit à petit il se rassura et nous le fîmes causer; voici la lamentable histoire qu'il nous